

Quand la violence est l'expression corporelle de ce qui ne peut pas être dit. Ses différentes formes et les ajustements des postures professionnelles nécessaires. Un éclairage par la psychomotricité et l'anthropologie de la santé. Michèle Haensel.

Quand la violence est l'expression corporelle de ce qui ne peut pas être dit. Ses différentes formes et les ajustements des postures professionnelles nécessaires. Un éclairage par la psychomotricité et l'anthropologie de la santé.

Le contexte social actuel (gilets jaunes) nous incite encore plus que jamais à envisager la dimension expressive de la violence. Mais nous devons d'abord sortir du pléonasme « expression corporelle » car fondamentalement, chaque fois qu'il s'agit de communication émanant d'un être humain il y a forcément un corps à l'origine du signal expressif. La parole, le dessin sont d'abord des gestes issus du corps. L'émotion, le ressenti émergent dans notre corps .

La religion sépare le corps, l'esprit, l'âme tandis que chaque découverte scientifique nous révèle toujours plus de facettes, d'interfaces, de multiplicités d'expressions de ce que nous avons encore du mal à concevoir comme unité corps/esprit. Le postulat du Psychiatre Ajurriaguerra qui a décrit la débilité psychomotrice comme un tout, à l'origine du métier que j'exerce aujourd'hui, est de plus en plus confirmé.

Lorsque que la violence se manifeste dans nos institutions c'est le corps des soignants et le corps des patients qui sont en interaction.

Malgré toutes les procédures sophistiquées et les formations pointues en terme de gestion de l'agressivité les soignants doivent chaque fois inventer, s'ajuster à la violence qui les désarçonne.

Je ne prétends pas apporter des techniques imparables mais plutôt proposer des angles de vue, des échappatoires qui réouvrent des possibilités de nommer les souffrances, de les dériver vers des modalités d'expressions en essayant de rassurer le patient sur le fait que nous avons reconnu son tourment et que nous lui proposons des perspectives de sorties de son isolement. Mais nous ne devons pas oublier que la violence, paradoxalement, est constitutive de notre vie sociale et de notre naissance au monde.

Corps et violence

Le corps, c'est l'œil du cyclone, l'origine des coordonnées, le lieu où se place et s'inscrit notre expérience. L'enfant, ne « comprend » pas d'emblée le langage de son corps intérieur. C'est l'interaction avec son environnement, au cours du maternage, qui va peu à peu lui permettre de décoder, d'utiliser sa voix et ses gestes pour communiquer et obtenir la satisfaction de ses besoins, découvrir la présence d'autres corps séparés du sien. Pour autant la différence intérieur : extérieur n'est pas une séparation, car ce serait oublier la multitude de réseaux, interfaces et sensorialités qui s'entrecroisent.¹

Le dualisme encore très prégnant au 20ème siècle provenait sans doute de la fameuse séparation corps bestial/âme angélique, sur laquelle sont bâties nos sociétés occidentales. Nos éducateurs et nos livres, ne mettent en scène que le corps héroïque, sensorimoteur régi par le système nerveux central : celui du *logos* et de l'action, qu'on nous enseigne à vénérer, à cultiver et laissent de côté le système neurovégétatif : l'autonome, le viscéral, l'involontaire, le dionysiaque qui sème le désordre, qu'on feint d'ignorer la plupart du temps, dans une espèce de déni nommé le silence des organes.

1 Andrieu, B. (2012). Entretien avec Régine Detambel. *Corps*, 10(1), 11-19. doi:10.3917/corp1.010.0009.

Quand la violence est l'expression corporelle de ce qui ne peut pas être dit. Ses différentes formes et les ajustements des postures professionnelles nécessaires. Un éclairage par la psychomotricité et l'anthropologie de la santé. Michèle Haensel.

La somesthésie

Or, ce sont les sensations du dedans qui parfois nous bouleversent, celles dont ne parlent justement pas les livres qui se limitent généralement, pour l'intériorité organique, aux seules perceptions érotiques. Cependant le somesthésique rassemble la couche la plus « basale » de la vie : la mécanique, le thermique, le douloureux, les stimulations des tissus, les mouvements internes non maîtrisés par la volonté et l'*habitus* qui ne dépendant ni de la culture ni de la classe sociale, ni du sexe ni du genre.

Bref le corps qui est animé de péristaltismes et de spasmes, marqué par les blessures et les transformations silencieuses de la cicatrisation, de la guérison, qui gratte, qui pique, qui démange, « quand cette espèce de grosse paysanne inusable qu'est la vie, bouffie de forces, gaie et quasiment aveugle, se met à son travail de régénération ».

Paul Valéry décrivait avec une précision aiguë dans ses cahiers le coup de couteau ressenti violemment dans la région du foie après la réception d'une lettre des plus pénible. Pour lui le torse et l'abdomen semblent renfermer l'ensemble des instruments de l'orchestre émotif-ou affectif dans lesquels il y a « de quoi faire du mystique, du sentimental, du sensuel, du triste, du gai, toutes les couleurs. Il faut y ajouter les groupes moteurs striés, les humeurs, les éléments flottants, les globules » etc...

L'enfant n'a pas de mot pour décrire toute cette vie du dedans. L'adolescent et un certain nombre d'adultes à peine plus...

la mémoire incarnée

Le corps, c'est du temps incarné, du temps incorporé par les expériences, mais toujours fragmenté et saisissable seulement par des morceaux de chair... On pense ici à ces enfants victimes de violences à un âge où la parole n'est pas encore en place pour la raconter... ou lorsque la violence est indicible, imperceptible, insidieuse et permanente...

C'est du vécu sans parole par des sujets en situation de faiblesse, de failles dont le corps ouvert témoigne d'une histoire de vie se montre aux thérapeutes. C'est toujours au présent que se conjugue la violence remémorée.

Pour nous la question est : peut-on guérir de violences subies ? Peut-on s'éloigner du traumatisme d'un viol, d'une effraction et la reléguer dans le passé ? Les soignants ont-ils une action possible sur cette guérison ?

Peut-être mais avec l'acceptation que nous n'avons aucun pouvoir direct sur le temps imperceptible de la convalescence qui est une sorte de renaissance dans un corps différent, rejoué, « retemporalisé », renégocié par la cicatrisation et la consolidation.

Le corps est le lieu où nous pouvons changer réellement notre vie et la manière dont nous la percevons. Les récentes découvertes de l'épigénétique (gènes activés selon nos comportements)²

² Rosnay, J. de. (2018). *La symphonie du vivant*. Comment l'épigénétique va changer votre vie. Paris. Ed. les liens qui libèrent. 240 p.

Quand la violence est l'expression corporelle de ce qui ne peut pas être dit. Ses différentes formes et les ajustements des postures professionnelles nécessaires. Un éclairage par la psychomotricité et l'anthropologie de la santé. Michèle Haensel.

confirment que toutes nos cellules, y compris nerveuses sont renouvelées et aujourd'hui, depuis longtemps, aucune des cellules de notre corps ne sont celles que nous avons à la naissance. Ce sont les schémas corporels, sociaux, comportementaux qui se reproduisent et superposés. C'est à la condition de lutter contre l'habitude, cette autre inscription du temps dans le corps, en « faisant faire » des exercices à nos patients. que nous leur proposons de nouveaux schémas.

L'exercice et l'habitude de l'exercice combattent les forces d'inertie qui ont fini par nous gouverner à notre insu ; elles peuvent devenir un lourd complexe de gestes sédimentés qui nous lestent et font tellement partie de notre identité qu'on croit se dessaisir d'un trésor personnel en luttant contre elles ! Pour le dire autrement on ne peut pas désirer la guérison ou tout au moins l'apaisement à la place du patient mais juste le mettre dans les conditions favorables pour que ça ait lieu, de la même façon que le chirurgien met un plâtre après avoir réduit la fracture. Les programmes de soins sont des plâtres, et comme eux ils doivent être enlevés ou renouvelés.

Le soin et l'importance de la voix

Il s'agit de s'intéresser aux possibilités d'un dépassement de la maladie qui produise un sens, là où le patient ressent un vide total. L'expérience du corps remodelé, refaçonné, la « bonne distance » à adopter pour éviter le sentiment d'effraction chez le psychotique, mais aussi chez chacun d'entre nous selon nos expériences traumatiques font partie des fondamentaux du soin .

Si la parole, le fait de « mettre des mots » sur un vécu jouent un rôle dans l'apaisement du patient il ne faut pas oublier l'impact de sa propre voix émettant des sons articulés qui réinstituent un cordon ombilical symbolique. La voix apparaît dans ce cri poussé par l'enfant à la naissance. Elle se manifeste avec son premier souffle en même temps qu'il est physiquement séparé de la matrice et devient un entité propre. En remplacement de ce cordon ombilical rompu s'inscrit tout de suite un autre type de cordon, plus immatériel : la voix, la parole humaine. Sa voix capable d'appeler le « ventre maternel » à lui pour apaiser ses besoins fondamentaux. Les cris, les pleurs, quelque soit l'âge sont une réminiscence de l'appel primitif.

Proprioception et émotion

Outre la panoplie des cinq sens extéroceptifs il y a le dedans du corps, « l'intelligence kinésique », c'est-à-dire la sensibilité proprioceptive consciente et inconsciente qui affecte les organes, les muscles profonds, les articulations, les tendons, grâce à laquelle on peut rattraper une balle, on peut marcher les yeux fermés, on sent que la grimace de l'Autre signifie la douleur et que tel tressaillement est plutôt du désir . De même le lecteur lit et ressent ce qu'il lit au moyen de cette « kinesthésie », une puissante pensée du corps, un nœud de vivantes significations, qui se renouvelle sans cesse, par l'expérience de la gravité, de la force et de la résistance des choses, à chacune de ses prises sur le monde. Penser, lire écrire, parler se traduisent en contractions musculaires de tout le corps.

L'étude des émotions apporte de plus en plus de lumière sur les processus sensoriels, leur mise en mémoire. Le corps est saisi dans sa capacité d'affecter et d'être affecté. Les ratés sont des manières d'accéder aux implicites corporels, aux émotions sous-entendues, aux relations inabouties ou problématiques...

Quand la violence est l'expression corporelle de ce qui ne peut pas être dit. Ses différentes formes et les ajustements des postures professionnelles nécessaires. Un éclairage par la psychomotricité et l'anthropologie de la santé. Michèle Haensel.

Le corps social

« Quand l'émotion s'exprime elle est matérielle et le groupe a prise directe sur elle. »... son expression en est codifiée et l'émotion même est soumise à une « discipline sociale ».³

Le corps s'avère être le lieu de la cristallisation des sentiments collectifs, quand la mémoire s'y inscrit dans la douleur de la chair, ou quand les conflits politiques, familiaux, historiques s'incorporent dans le mal-être d'un individu. Mais c'est aussi par le corps que sont engendrées et intégrées les règles sociales.

Anthropologie de la violence

Pour Konrad Lorenz, éthologue, la violence naît de la séparation entre le même et l'autre. Les adolescents, par exemple, le signifient par des tenues vestimentaires qui les identifient les uns aux autres et celui ou celle qui y déroge est rapidement mis à l'index ou subit des pressions pour ressembler à la « tribu »

Dans son livre consacré à la violence René Girard, anthropologue et philosophe met en évidence le phénomène du bouc émissaire et du sacrifice comme ressorts utilisés par une communauté pour échapper à sa propre violence et la structurer. Il va même jusqu'à dire que le sacrifice a une fonction sociale réelle qui est d'apaiser et de réguler la violence interne d'une communauté⁴.

Il est nécessaire de planter dans le décor l'acteur que la société repère comme malade au regard de ses normes, celui que les grecs appelaient le « pharmakos », à la fois patient et remède, victime désignée que l'on brûlait afin de purifier toute la communauté. Nos sociétés modernes n'ont pris l'option de soigner ce « déséquilibré » que depuis peu de temps. C'est ce deuxième aspect de la violence que nous avons besoin de développer aujourd'hui, celui du patient qui se met à l'écart, s'isole pour préserver l'ensemble.

Lorsque nous accueillons un patient en psychiatrie nous avons à nous poser la question : de quelle communauté le patient incarne-t-il la victime sacrificielle? Ou à quelle tentative de séparation affective avortée sa violence correspond-t-elle? Ce patient qui est à la fois un corps individuel, social, culturel

Le corps individuel, culturel, social et la violence

Ainsi je ne peux pas parler de la violence comme un entité désincarnée qui viendrait par moment « posséder » le patient comme le moyen âge le croyait autrefois. De toutes les façons chaque personne, malade ou pas, fait partie d'un corps social, familial dont la dynamique vitale s'imbrique avec le corps collectif. David Le Breton qui travaille sur l'anthropologie du corps nous rappelle qu'au Moyen Âge et au cours de la Renaissance, « l'homme est indissociable de son corps, il n'est pas « soumis à ce singulier paradoxe d'avoir un corps ». Il faisait partie intégrante de l'univers, du cosmos, jusqu'à ce que l'apparition des premières dissections officielles au XVème siècle introduise un tournant décisif et crée une rupture. La médecine moderne naît dans cette cassure ontologique et l'image qu'elle se fait du corps humain tire sa source de ces représentations

³ Halbwachs, M. (1950).

http://classiques.uqac.ca/classiques/Halbwachs_maurice/memoire_collective/memoire_collective.pdf

⁴ Girard, R. (1972). *La Violence et le Sacré*, Paris, Grasset, 456 p.

Quand la violence est l'expression corporelle de ce qui ne peut pas être dit. Ses différentes formes et les ajustements des postures professionnelles nécessaires. Un éclairage par la psychomotricité et l'anthropologie de la santé. Michèle Haensel.

anatomiques issues de corps sans vie...Au cours des XVIIIème et XIXème siècles, l'observation du corps disséqué nécessite une distance objective pour structurer l'exercice du médecin et la recherche médicale. « La pensée du corps sépare la médecine moderne de la médecine antique, de la sociologie, de la psychologie et de la biologie ». Ce point de vue est toujours à l'œuvre en ce début de XXIème siècle.

Au début du XXème siècle, les observations anthropologiques de Marcel Mauss sur l'usage du corps dans différentes civilisations et les descriptions des shamans guérisseurs par Claude Lévi-Strauss permettent d'enrichir le point de vue anthropologique sur le corps et de faire apparaître les usages sociaux du corps. Les pathologies psychiatriques font aussi partie de ces usages sociaux et l'ethnopsychiatrie nous éclaire sur certaines dimensions culturelles de la violence.⁵

Ces fondamentaux construisent une dimension profondément incorporée de chaque vécu qui se traduit d'après Pierre Bourdieu (sociologue), d'une manière individuelle : « ce qui est appris par le corps n'est pas quelque chose que l'on a, comme un savoir que l'on peut tenir devant soi, mais quelque chose que l'on est » et d'une manière collective : « le schéma corporel en tant qu'il est dépositaire de toute une vision du monde social, de toute une philosophie de la personne et du corps propre »⁶

Sans doute nous pourrions, comme le propose Marc Augé,⁷ distinguer les groupes sociaux ou culturels selon leur capacité à faire taire le corps pour le maîtriser, ou à se mettre à son écoute pour le protéger mais, pour les uns comme pour les autres, « le corps se forme pour qu'il se conforme à des savoirs, à des valeurs, et les effets de ce corps « idéal » ont des effets sur le corps réel ».

Ces manières de vivre son corps sont déterminées socialement par des règles, des obligations, des interdits, des répulsions ou des désirs, des goûts ou des dégoûts. Ce qui est violent, ce qui fait violence sort de ces déterminismes.

Lorsque la violence apparaît elle remet de façon incontournable le corps au centre des attentions.

La violence n'est pas un concept, c'est un fait symbolique.

le bouc émissaire , pharmakos, corps du sacrifice

Le pharmakos passe par une souillure qui contamine toute chose autour d'elle et dont la mort purge la communauté qui retrouve sa tranquillité. Il a une double connotation: d'une part celle d'un personnage méprisable, lamentable, qui est en butte à toutes sortes d'insultes, de violences et d'autre part on l'entoure d'une vénération quasi religieuse.

En grec classique le mot pharmakon signifie à la fois le poison et l'antidote, le mal et le remède.

Cette dualité reflète la métamorphose dont la victime rituelle devrait être l'instrument, elle devrait attirer sur elle toute la violence maléfique pour la transformer par sa mort en violence bénéfique, en paix et en fécondité. Face à certains enfants ou adolescents suicidaires on peut se demander si cette violence retournée contre soi-même n'a pas valeur de sacrifice pour « sauver » sa famille.

⁵ Lecordier, D. (2012). Corps. Dans : Monique Formarier éd., *Les concepts en sciences infirmières: 2ème édition* (pp. 129-133). Toulouse, France: Association de recherche en soins infirmiers (ARSI). doi:10.3917/arsi.forma.2012.01.0129.

⁶ Bourdieu (P) La distinction, Critique sociale du jugement. Paris : Édition de minuit, 1979, p. 240..

⁷ Hours, B., Augé M. Entretien avec Marc Augé. In: *Journal des anthropologues*, n°60, Printemps 1995. Anthropologie de la santé et de la maladie, sous la direction de Marc-Éric Gruénais, Bernard Hours et Anne Luxereau. pp. 15-18.

Quand la violence est l'expression corporelle de ce qui ne peut pas être dit. Ses différentes formes et les ajustements des postures professionnelles nécessaires. Un éclairage par la psychomotricité et l'anthropologie de la santé. Michèle Haensel.

C'est peut-être pour cette raison que nous nous heurtons un certain nombre de fois à des patients qui ne souhaitent pas sortir de leur état pathologique...

René Girard nous rappelle que, "quand elle n'est pas satisfaite la violence continue de s'accumuler jusqu'au moment où elle déborde et se répand, [tandis que] le sacrifice cherche à maîtriser et à canaliser dans la "bonne direction" les déplacements et les substitutions spontanées." [...] cette « entreprise rituelle vise à régler ce qui échappe à toute règle. Elle cherche réellement à tirer de la violence fondatrice une espèce de technique de l'apaisement cathartique".

Le sacrifice régule la violence en la polarisant sur un objet qui devient la victime sacrificielle. Ceci nous fait penser, en psychiatrie, au besoin de certains patients de désigner un objet, une personne sur lesquels canaliser leur violence.

Ce paradigme, en canalisant la violence sur une cible désignée permet d'extérioriser et d'expulser la violence. « il y a de nouveau une communauté rassemblée dans la haine que lui inspire un de ses membres seulement. ». Les collègues et les lycées connaissent bien cette problématique du bouc émissaire et du harcèlement exercé par des adolescents sur l'un d'entre eux. Dans les familles que nous rencontrons celui ou celle qui est atteint de troubles psychiatriques, l'enfant symptôme, permet à la famille de continuer à fonctionner en déposant sur son membre malade les maux qui la rongent. Nous savons quelles difficultés il y a parfois à faire admettre à certains parents que leur enfant peut aller mieux...

la problématique du double, un autre aspect de la violence en psychiatrie

René Girard pense que la violence réciproque ou mimétique transforme les hommes en des doubles, quand il n'y a plus de différence, quand l'identité est parfaite, les antagonistes sont devenus des doubles, interchangeables. Et c'est tout l'enjeu pour les soignants de contenir la violence du patient sans être aspirés dans un mimétisme qui les entraînerait à devenir eux-même des substituts sacrificiels pour leur patients. c'est en particulier la problématique dans les unités pour adolescents où les soignants sont presque du même âge que les patients. Sur quels éléments de différenciation pouvoir introduire la distance, la différence nécessaire.

le mécanisme victimaire, la persécution et la violence fondatrice

Nous devons ici entrer dans la complexité du mécanisme victimaire pour mieux en imaginer des réponses thérapeutiques adaptées.

Lorsqu' elle est fondatrice, inscrite dans l'ordre du sacré, la violence a valeur de réconciliation, de refondation à partir du sacrifice de la victime désignée. Les récents hommages à nos poilus de 14-18 alors que plus que jamais l'alliance Franco-Allemande cherche à s'affirmer au sein de l'Europe nous en est témoin. Mais dégagée du sacré la violence devient persécution. Certains patients peuvent endosser le rôle de bouc émissaire d'une famille, d'un collègue...⁸ · Certaines équipes soignantes n'échappent pas aux mécanismes de bouc émissaire pour fonctionner...

⁸si la victime émissaire peut seule interrompre le processus de déstructuration, elle est à l'origine de toute structuration(...) la violence contre la victime émissaire pourrait bien être radicalement fondatrice en ce sens qu'en, mettant fin à ce cercle vicieux de la violence, elle amorce du même coup un autre cercle vicieux, celui du rite sacrificiel, qui pourrait bien être celui de la culture toute entière.

Quand la violence est l'expression corporelle de ce qui ne peut pas être dit. Ses différentes formes et les ajustements des postures professionnelles nécessaires. Un éclairage par la psychomotricité et l'anthropologie de la santé. Michèle Haensel.

Sous une forme voilée, tous les mythes d'origine se ramènent au meurtre d'une créature mythique par d'autres créatures mythiques, de la divinité morte proviennent non seulement les rites mais les règles matrimoniales, les interdits, toutes les formes culturelles qui confèrent aux hommes leur humanité."

La victime sacrificielle fonctionne comme "une machine à convertir la violence stérile et contagieuse en valeurs culturelles positives."

Ces mythes d'origine, naïfs en apparence, font sortir du corps même de la victime originelle toutes les plantes utiles à l'homme, toutes les nourritures, aussi bien que les institutions religieuses, familiales et sociales."

Et nous voici donc, par la violence rappelés vers le corps du patient, du pharmakos. La pédopsychiatrie connaît la valeur des contes dans l'arsenal thérapeutique...

le corps lieu « d'inscription » d'un territoire à protéger, à défendre

Le besoin de confiance et son assouvissement au sein d'un groupe restreint, a pour corollaire obligé la méfiance, sinon l'agressivité à l'égard de ceux qui ne font pas partie de ce groupe. Quand à l'agression de son territoire, elle est définie par des règles, la loi qui n'est contraignante que si elle paraît juste, sinon le devoir est de l'enfreindre.

L'étranger absolu, le "monstre" par exemple, dénué de langage n'a pas d'identité. Ces Autres, s'ils n'ont pas d'identité pour moi, ils n'ont pas d'identité "pour soi". L'étranger ne mange pas comme nous, ce qui fait de sa substance corporelle, biologique, quelque chose de radicalement autre que la nôtre. La connotation biologique de l'identité de groupe est extrêmement forte dans les systèmes de représentations. Nous savons en psychiatrie à quel point ces comportements, s'ils sont exacerbés sont autant de signaux de troubles de la relation précurseurs de comportements violents si le patient se sent agressé dans « son territoire »

Les comportements agressifs n'ont pas de facteurs héréditaires mais sont des moyens d'expression

Toutes les recherches actuelles montrent que les comportements d'agression de l'homme ne sont pas déterminés par des facteurs génétiques. Il s'agit d'un moyen d'expression et d'action visant à assouvir des désirs, "en imposant son vouloir, sa volonté, ses idées à autrui."

La violence est toujours construite, en fonction de besoins, de désirs, de passions, et aussi de rêves et de folies meurtrières de gouvernants. Elle s'acquiert par l'éducation...(service militaire par exemple)

Les violences collectives[...]le font rituellement pour résoudre " la contradiction inhérente à toute société dualiste entre l'identité de chacune des moitiés et l'unité de l'ensemble du groupe." Nous sommes obligés de tenir compte du fait que nos patients n'échappent pas à ces fonctionnements collectifs humains au sein des lieux d'hospitalisation.

L'hystérie, parfois violente, est ainsi une échappatoire face à une réalité dure et difficilement envisageable, elle participe; elle enferme dans un monde de croyance illusoire, dont le fondement est la peur, qui conduit à l'exclusion de tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre dérangent ou sont perçus comme dangereux...

Quand la violence est l'expression corporelle de ce qui ne peut pas être dit. Ses différentes formes et les ajustements des postures professionnelles nécessaires. Un éclairage par la psychomotricité et l'anthropologie de la santé. Michèle Haensel.

La violence, le viol, l'effraction du corps conçu comme un territoire clos génère paradoxalement la honte des victimes qui ne sont pas parvenues à se protéger.

L'analogie établie entre un corps enfermé dans sa peau et un territoire enfermé dans ses frontières (ou ses itinéraires) est sans doute un cadre invariant universel⁹

La volonté de puissance, d'imposer sa loi, est aussi, cependant, une pulsion primaire, perversion du besoin de protéger et du désir de posséder.

Invasion, pénétration, conquête, viol... les mots du langage courant associent inextricablement et instinctivement le corps et le territoire, le corps et l'esprit. L'esprit aussi peut être envahi et le corollaire de la volonté de puissance, du rapport de force est donc le sentiment d'impuissance à faire respecter son corps, son territoire, sa pensée.

Le ressenti de la violence, la souffrance et ses traces, les scarifications, les tatouages

Dans nos sociétés l'écriture est la loi¹⁰ "toute loi est écrite, toute écriture est indice de loi" et la loi trouve à s'inscrire dans des espaces inattendus",,,dans les rituels d'initiations des sociétés anciennes c'est le corps, seul bien de l'individu "que la société désigne comme espace seul propice à porter ...la trace d'un passage, l'assignation d'un destin...le savoir inscrit sur le corps". Par exemple le tatouage des déportés.

Par la souffrance la tribu enseigne quelque chose à l'individu; pour cela il faut qu'elle soit à son comble...des traces importantes sont ainsi laissées sur le corps des individus dont la mémoire est celle de l'unique secret : tu es des nôtres, tu es comme nous..La société dicte ainsi sa loi à tous. On retrouve ici les pratiques dans les bandes d'adolescents pour être intronisés dans le groupe. C'est la violence vécue et/ou subie en groupe qui fait fondation. On peut se poser la question vis à vis de ces violents collectifs prévus et organisés par des groupes d'hommes dont nous parlent régulièrement les actualités de leur fonction pour le groupes.

La douleur, aux prix de grandes violences physiques qui doivent être supportées en silence, fait de la loi commune un souvenir inoubliable. On remarque ce genre de processus dans les groupes de jeunes qui « font société »

Il n'y a pas si longtemps, dans des sociétés rurales où les contrats n'étaient pas écrits, on faisait assister à la poignée de main qui scellait l'accord de jeunes enfants en âge de se souvenir, que l'on frappait violemment en leur disant de ne pas oublier à quelle occasion on les avait frappés ainsi. Ils devenaient par leur souffrance active la mémoire du groupe. Le corps est le réceptacle d'inscription de la mémoire.

Quand le patient ne lâche pas sa douleur ou au contraire cherche toujours à être dans des situations violentes

Le pouvoir de la contrainte

Lorsque le patient est hospitalisé il se retrouve dans un lieu hautement hiérarchisé, protocolisé, avec des contraintes qui s'imposent de façons différentes mais réelles aux soignants tout comme à lui-même. Quand nous sommes face à un patient violent ou agressif c'est important

⁹ Hétitier, F. (2005). *De la violence I, Séminaire de Françoise Hétitier*. Paris. Ed. Odile Jacob. 396p.

¹⁰ Clastres, P. (1977). *Archéologie de la violence*. Paris. Ed de l'Aube.

Quand la violence est l'expression corporelle de ce qui ne peut pas être dit. Ses différentes formes et les ajustements des postures professionnelles nécessaires. Un éclairage par la psychomotricité et l'anthropologie de la santé. Michèle Haensel.

de resituer ce paradigme là. Car c'est le corps qui reçoit cette contrainte, ne serait ce que par les endroits où le patient doit se déplacer, ou a contrario ceux où il n'a pas le droit d'entrer...¹¹

Les questions du pouvoir de contraindre, parfois par le traitement médical, sont réellement au cœur de l'économie de la violence: il y a une violence première du pouvoir et une contre-violence dirigée contre le pouvoir.

Cependant il y aussi des violences qui échappent à cette logique du pouvoir/contre-pouvoir,,c'est une part "inconvertible" de la violence qui est la plus excessive, destructrice et auto-destructrice qui échappe à la logique des fins et des moyens .Le patient qui agit sans négocier avec les soignants nous désarçonne .

Cela nous confronte à la problématique de l'homogène et de l'hétérogène entre le lieu de soin et le patient violent. C'est à dire d'un côté l'ordre ou le système de normes au sein duquel les conflits sociaux doivent se maintenir et s'organiser pour que soit assurée la stabilité d'une structure de pouvoir ou d'autorité, et de l'autre, l'ensemble des forces irrationnelles qui se déchaînent lorsque l'antagonisme devient inconciliable, et qui s'expriment nécessairement dans une forme violente.

En allemand Gewalt est traduit selon les circonstances par violence, pouvoir ou force, voire même s'avère intraduisible, l'équivocité entre pouvoir et violence pose un problème équivalent à celui des rapports de forces intérieurs et extérieurs aux institutions ou appareils de toute "hégémonie historique[...] ces appareils sont légitimes, par définition, même s'ils ne sont pas capables d'imposer leur légitimité....La légitimité de tels appareils est nécessairement suspendue à celle de grandes idéalisés, de grandes "formes" transcendantes, qui en retour contribuent à idéaliser leur fonctionnement.Nos théories ? Les injonctions de l'ARS ?

Le pouvoir par contre est toujours simplificateur, réducteur de complexité ce qui vient en contradiction avec la violence qui est en fait un nœud de complexité

La violence, une figure du mal

En philosophie la violence est généralement la figure du mal.¹² La violence est ce qu'il faut dénoncer "pour retrouver sous la brutalité visible des corps et des passions, une rationalité fondamentale permanente, liée par essence au juste et au bien".¹³

Pour Foucault le corps est clairement le théâtre d'une multiplicité de relations de pouvoir qui ne peuvent se réduire à la seule catégorie physique de la violence... Il y a l'orthopédie des disciplines qui par un contrôle continu du corps cherche à obtenir la docilité, corps et âme, de l'homme. ¹⁴le corps est la cible d'une infinité de tactiques de pouvoir et la violence physique n'est que la pointe extrême d'une infinité de rapports verbaux et physiques. aucun exercice du pouvoir ne peut se passer de violence et de consentement, ils n'en constituent pas les principes, ils en sont les instruments.

11 Balibar, E.(2005). *Violence: idéalité et cruauté*. De la violence I , Séminaire de Françoise Héritier. Paris. Ed. Odile Jacob. 396p.

12 Defert,D.(2005).*La violence entre pouvoirs et interprétations dans les œuvres de Michel Foucault*. Ibid.

13 Foucault, M.(1994).*Dits et écrits* .Paris . Gallimard. vol.III.p.128.

14 Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir*.Paris. Gallimard . 318p.

Quand la violence est l'expression corporelle de ce qui ne peut pas être dit. Ses différentes formes et les ajustements des postures professionnelles nécessaires. Un éclairage par la psychomotricité et l'anthropologie de la santé. Michèle Haensel.

Une relation de violence agit sur un corps, sur des choses: elle force, elle plie, elle brise, elle détruit: elle referme toutes les possibilités; elle n'a donc auprès d'elle d'autre pôle que celui de la passivité; et si elle rencontre une résistance, elle n'a d'autre choix que d'entreprendre de la réduire.

Une relation de pouvoir, en revanche, s'articule sur deux éléments qui lui sont indispensables : que l'autre soit reconnu et maintenu jusqu'au bout comme sujet d'action; et que s'ouvre devant la relation de pouvoir, tout un champ de réponses, réactions, effets, interventions possibles ¹⁵

C'est cette question qui se pose lorsqu'il faut procéder à une contention ,dans toutes ses acceptions, (physique, verbale, institutionnelle) Si ce qui est visé c'est une action d'apaisement quel type de relation avons nous instauré auparavant ? Que dire alors d'une institution qui est dans le même temps protectrice contre la violence et lieu d'engendrement de celle-ci, (c'est le problème posé dans nos services d'hospitalisation de la crise, dans nos prisons...)¹⁶

Un monde sans violence, est-ce possible

Et s'il fallait admettre la violence pour pouvoir la canaliser ou la transformer en sublimation, en rituel socialisant...¹⁷ généralement, à partir des structures symboliques, nous essayons de faire du réel; certains, de façon exactement inverse avec leur réel essayent de faire du symbolique.

Posture soignante

C'est la question la plus difficile quand on réfléchit sur la nature du jugement moral[...]reste toujours celle de l'articulation du normatif et du descriptif[...] il existe un premier niveau de l'éthique où cette question est immédiatement résolue, du moins en apparence: c'est le niveau de la douleur à éviter et du plaisir à rechercher.¹⁸

Mais les choses se compliquent parce qu'il existe plusieurs niveaux superposés à travers lesquels l'expérience du plaisir et de la douleur est reprise et transformée. C'est cette superposition de niveaux qui produit la richesse et la difficulté des problèmes moraux en nous évitant de tomber dans la confusion entre ce qui est et ce qui doit être.

Le vrai ne contraint pas. Il ne peut être norme que de lui-même et non d'un comportement. [...]un contenu de connaissance ne peut se transformer en norme que s'il est investi dans une passion qui produit bien-être ou souffrance, c'est à dire un sentiment agréable à rechercher ou de désagréable à éviter.

Nous décidons qu'il est bon de traiter et guérir des maladies alors que nous savons que les maladies font partie des réalités naturelles. L'origine du caractère normatif de l'éthique, à tous les niveaux, se trouve dans notre expérience du plaisir et de la douleur.

15 Foucault, M.(2005). *Dits et écrits*. Ibid.

16 Winter, J.P. (2005). *Tentative de "viologie"*. De la violence II. Paris.Ed. Odile Jacob .347p.

17 Héritier, F.(2005).De la violence II. Ibid.

18 Atlan, H. (2005).*Du principe de plaisir à la morale de l'indignation*. Ibid.

Bien être ou souffrances, différence et conformité

Du bien être ou la souffrance on glisse vers la joie ou la Tristesse... en référence à une augmentation ou diminution de la puissance d'agir. Or l'homme cet être social, ne peut exister que dans l'interaction avec ses semblables, et dans les formes d'action qui peuvent en découler.[...] la règle, les contraintes consenties viendront canaliser les besoins et affects élémentaires dans un sens qui permette la coexistence du Soi et de l'Autre que soi. ¹⁹

Selon Françoise Héritier pour construire le lien social il a fallu lutter contre le désir de rester entre-soi . Au cœur de la problématique de l'identique et du différent nous trouvons un autre besoin élémentaire : le besoin de conformité.

Le besoin de rendre conforme à une image de soi commence par le modelage du corps. Être semblable, ou se rendre semblable par l'appropriation des usages divers, est une nécessité vitale pour l'entrée dans un groupe. Ceci répond au besoin de protection: être protégé ou protéger ses proches, et au contraire agresser ou détruire, ou au mieux tenir à distance, ceux qui n'entrent pas dans cette catégorie. Cependant ce besoin de protection et de modelage peut se transformer en nécessité de contrôle et de domination.

Par ailleurs le sentiment profond du juste et de l'injuste, qui va de pair avec la conscience de soi et de sa dignité a un certain nombre de corollaires en rapport avec la libre disposition de soi et la maîtrise plus ou moins grande de ses actes et de son destin.

Un autre corollaire est le besoin d'inviolabilité du corps, de l'esprit, et des lieux où s'inscrit l'individu ou le groupe des semblables, à savoir le territoire. La violence intervient dans les interstices non réglés du jeu entrecroisé de ces divers besoins. Tandis que la loi sociale se fait le garant d'un certain nombre d'équilibres.

Pour pouvoir faire du mal, détruire l'autre il faut nier son humanité ; on sait que le propre de toute société humaine, quelle que soit sa taille, est de réduire la définition de l'humain aux membres du groupe, les autres étant des non-humains. Pourtant il n'est pas possible de penser le Soi sans poser simultanément l'existence d'un Autre, d'une certaine façon irréductible à Soi et donc la mise en place de critères de reconnaissance. Cela constitue une part importante dans la posture soignante d'aider le patient à développer ces critères de reconnaissance. C'est ce qu'on appelle l'éducation aux habiletés sociales peut-être.

Enfin s'il y a violence il y a victime. Le sentiment de honte de la victime devant son impuissance est le corollaire du sentiment de triomphe. Triomphe et honte sont donc deux faces tout aussi inextricablement liées du même rapport de positions réciproques que sentiment de puissance et sentiment d'impuissance.

Il se peut qu'on touche ici une matrice émotionnelle extrêmement profonde, qui permet de comprendre un certain nombre d'attitudes individuelles et sociales. L'impuissance et la honte sont reliées entre elles par le biais du déni de la personne en tant qu'individu, ou du déni de la communauté comme entité. La victime retrouve le respect d'elle-même lorsque la justice met un nom sur sa souffrance et punit son bourreau. Car le propre de toute vie sociale est de définir des aires de droit fondées implicitement sur la reconnaissance du Soi et de l'Autre. C'est ce que nous nous efforçons de faire dans nos lieux de soin.

19 Héritier , F. (2005). *Les matrices de l'intolérance et de la violence*.Ibid.